Document généré le 16 avr. 2024 12:33

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les noces de brume

Ook Chung

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

Invitations

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31379ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chung, O. (1992). Les noces de brume. *Liberté*, *34*(4), 28–43.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

OOK CHUNG

LES NOCES DE BRUME

Le tombeau devient lit nuptial de l'aurore.

Takis Varvitsiotis

C'était un soir de l'été 1953 à Nakajumu, petit village minier dans l'île de Kyûshû. Yi Seong-Su et ses copains se promenaient à travers les rues étroites en titubant, le visage couvert de houille et leurs casques de mineur perchés sur leurs têtes. C'était un samedi, jour de paye, et ils entendaient bien s'offrir un peu de bon temps avant que leur salaire ne mourût dans les mains de leurs épouses qui les attendraient à la maison jusqu'aux petites heures du matin. Le jeune Kim Hong-do, qui venait à peine d'être engagé comme galibot depuis deux semaines, était le seul de la bande à ne pas être marié. À dix-sept ans, cette décision d'entrer à la mine n'en était pas une qu'il avait prise de gaieté de cœur, car il avait dû renoncer à son vœu le plus cher qui était d'aller à l'université. Mais il y avait des bouches à nourrir chez lui (le maigre salaire de son père étant insuffisant) et, au demeurant, son cas n'avait rien de singulier: plus d'un avaient dû sacrifier leurs espoirs de jeunesse pour grossir les rangs de ce destin collectif. Suivant son goût pour les expressions imagées, le jeune Kim comparait souvent son village à un cendrier de rêves brisés. Ce trait lui avait d'ailleurs valu, à la mine, d'être surnommé «le Poète» et, par un curieux paradoxe, le porion Yi Seong-su,

qui n'était que vulgarité et mucosité, l'avait pris sous son aile dès le premier jour (peut-être était-ce dû au fait que, dans ce village japonais, les Coréens devaient se serrer les coudes). Mais à vrai dire, depuis qu'il avait pris le collier, Kim Hong-do n'avait guère le temps d'écrire; à peine quelques haïkus ici et là, où il cherchait à traduire, en trois vers expéditifs, toute son amertume.

À ce moment-là, Yi Seong-su proposa d'aller faire un tour chez les prostituées. C'est alors qu'on s'avisa de la présence de Kim parmi eux.

— Et qu'est-ce qu'on fait de Kim? demanda quelqu'un. Est-ce qu'on l'emmène avec nous?

— Il est trop jeune. Il doit encore être puceau, dit Choe Nam-seon en s'esclaffant.

— Justement, répondit Yi Seong-su, il est grand temps qu'on fasse de lui un homme.

Sur quoi, il expulsa la morve de son nez par un vigoureux coup de tête.

En partie parce qu'il voulait faire partie de la bande et en partie parce que, depuis qu'il avait commencé sa vie de galérien, il était prêt à accepter n'importe quel plaisir sur son chemin, fût-il bas, Kim consentit à accompagner ses camarades au lieu dit.

Le quartier de plaisir se trouvait dans la partie ouest du village, à l'opposé du coron coréen où ils avaient leurs pénates. Lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux, la rue était vide. Cependant, une musique criarde filtrait à travers les courtines des maisons closes. Ils entrèrent dans l'une d'elles.

Dans le boudoir, des hommes affalés sur des poufs étaient en train de peloter des geishas aux paupières alanguies. À la vue de tout cet étalage de chair, le jeune Kim frémit. Quelle nuit électrisante l'attendait! Il se félicitait d'être venu. Toutefois, en voyant les nouveaux arrivants, les hommes sur les poufs se raidirent et affichèrent une moue de dédain.

— Regardez, ce sont ces Coréens... cracha l'un d'entre eux en leur dardant un regard venimeux.

À présent, le jeune Kim les reconnaissait: c'étaient les mineurs japonais qui composaient l'autre section de la mine. Les geishas, lovées sur leurs genoux, semblaient elles aussi faire la lippe.

— Oh! non... Ce qu'ils sentent mauvais, ces Coréens, murmura une geisha de sa voix mièvre.

Des rires fusèrent. En disant cela, elle fixait Kim avec ses yeux de velours (c'était à n'y rien comprendre). Kim fut davantage blessé par sa remarque que par les rires dédaigneux des Japonais, car la beauté de la jeune fille jouait pour elle. Il savait, pour avoir écrit de nombreux poèmes, que la beauté est une arme puissante; le philosophe a beau combattre le poète en nous, c'est toujours le poète qui a le dernier mot. Mais comme il plaçait l'orgueil au-dessus de tout, Kim se durcit, prêt à s'en aller au premier signal.

À ce moment-là, la maquerelle s'approcha d'eux.

— Elles sont toutes occupées en ce moment, dit-elle. Repassez dans une heure...

Les camarades de Kim acquiescèrent humblement.

Était-ce donc cela? Était-ce, dans les yeux malicieux de la jeune fille, la conviction que malgré tout ce qu'elle pourrait dire ils reviendraient, toute honte bue, comme des chiens en rut? Kim eut honte pour ses camarades. Et dire qu'ils étaient mariés!

Avant de partir, une autre geisha leur lança:

— Et n'oubliez pas de vous laver le visage... C'est dégoûtant!

Un rire acidulé les accompagna dans la rue.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant? demanda Bag Gyun.

— Eh bien, on attend, répondit Choe Nam-seon.

— Vous rigolez, protesta Kim. Après la façon dont nous nous sommes faits éconduire?

— Bah... Elles sont toutes comme ça en présence des Japs. C'est l'argent qui les fait parler. Mais attends qu'on soit là... Tu verras quels trésors de minauderies elles vont déployer pour nous! (Choe Nam-seon remua sa langue comme un ver.)

— C'est vrai, enchérit Jeong Cheol. Tu sais la nana qui a dit qu'on puait? Eh bien, le mois dernier, elle a dit que j'avais la plus belle bite qu'elle ait jamais vue!

Il avait proclamé cette dernière phrase d'un air triomphal et fut offensé par les rires de ses camarades.

— J'vous jure que c'est vrai!

— Pauvre Jeong, dit Yi Seong-su. Tu crois tout ce qu'on te dit... Elle m'a dit que j'avais les couilles les plus poilues de tout le village...

— L'un n'exclut pas l'autre, bougonna Jeong Cheol.

— Eh oui, conclut philosophiquement Choe Nam-seon, l'argent fait bien parler...

Il y avait longtemps que Kim n'écoutait plus. Cette conversation scabreuse le dégoûtait au plus haut point. Lui aussi voulait aimer, mais aimer comme on aime dans les livres... Était-ce trop demander? Tout Coréen qu'il fût en ce pays inhospitalier, n'avait-il pas droit à un peu de beauté? Comme cette jeune fille à la grâce impériale dont il s'était épris autrefois, sans même la connaître... Il l'avait croisée par hasard, dans une rue d'un village voisin, lors d'une visite à sa tante. Depuis, son souvenir ne le lâchait pas. Petit à petit, il s'était renseigné à son sujet... seulement pour apprendre quelques mois plus tard qu'elle était morte. Mais son souvenir persistait en lui, attisé par le feu de son désespoir. Les jours où il était en visite chez sa tante, il allait veiller nuitamment dans le cimetière, parmi les feux follets et les lucioles.

Les camarades de Kim entrèrent dans un estaminet en face du lupanar, en attendant leur tour dans l'alcôve. Ils en profitèrent pour s'enivrer davantage. Kim s'en voulait de demeurer sur place, mais la concupiscence était plus forte

que tout (il ne parvenait pas à oublier les yeux de velours de la jeune geisha). Une heure plus tard, la porte de l'estaminet livra passage à une file d'hommes. Les Japonais s'installèrent ostensiblement loin d'eux. Il y avait de l'orage dans l'air.

— Eh! les Coréens, retournez chez vous. Nos Japonaises sont trop bonnes pour de sales porcs comme vous!

— Vous vous croyez malins, hein? éructa Yi Seong-su. Mais vous n'êtes que de pauvres mineurs comme nous.

— Cent Coréens ne valent pas un Japonais...

— Répète donc ça pour voir! Fiche que je défonce deux d'entre vous à moi tout seul...

— Retournez dans votre sale pays, voleurs de travail! Et ça vient mettre le nez dans nos femmes en plus...

Une bouteille de saké fendit l'air. Bientôt une échauffourée s'ensuivit. Le jeune Kim ne savait où donner de la tête. Jamais de sa vie il ne s'était battu, ce qui s'appelle se battre, avec de vrais hommes et du sang. L'ivresse de part et d'autre ajoutait à la démence de l'échauffourée. Du coin où il se trouvait, Kim vit un des Japonais extraire un surin de sa poche, en s'avançant vers Yi Seong-su qui, déjà débordé par deux assaillants, lui tournait le dos. Kim n'était pas un héros, mais il n'était pas lâche. D'un bond, il sauta sur le malfrat qui le dépassait d'une bonne tête. Dans les romans, tout se passe ric-rac. Le justicier saute sur le bandit et l'immobilise avec une précision mathématique. Mais le jeune Kim réalisa sa naïveté lorsque, dans un ralenti cauchemardesque, il vit son adversaire desserrer lentement son étreinte et se retourner vers lui. La réalité entra en lui comme une lame de rasoir.

*

À l'enterrement, la famille de Kim sanglotait à fendre l'âme. Tous les Coréens du village étaient réunis dans ce petit cimetière au bord de l'Étang Brumeux pour marquer

le passage d'un des leurs dans l'autre monde. La police locale avait été chargée de l'enquête mais le coupable s'était, paraît-il, volatilisé... Yi Seong-su aussi pleurait comme un veau. Au début, il n'avait eu que des idées de vengeance, voulant substituer la loi du talion au laxisme de la police, mais maintenant que l'assassin s'était dérobé, il se tournait vers lui-même pour trouver un coupable. Il se disait que s'il n'avait pas eu la mauvaise idée d'entraîner le jeune Kim dans ce milieu interlope ce soir-là, s'il n'avait pas eu un tempérament aussi bagarreur, et s'il avait écopé à sa place le coup mortel qui lui était destiné, le jeune Kim serait encore parmi eux. À tout prendre, c'était lui l'assassin. Et Yi de pleurer de plus belle...

*

Une année s'écoula...

Ce jour-là, Yoshio et son petit frère Kazuo décidèrent de se baigner dans l'Étang Brumeux. Un rocher se dressait à fleur d'eau au milieu de l'étang.

— Le premier qui se rend au rocher, lança Yoshio, la tête au ras de l'eau.

Il n'eut pas le temps de lire l'expression de réticence sur le visage de Kazuo qui était de deux années son cadet. Dans son explosion de vigueur, il avait surestimé les forces de son jeune frère. Lui-même commença à s'essouffler à mi-chemin. Redressant sa tête, il s'aperçut que le rocher lui avait menti quant à sa distance. C'est alors qu'il entendit un bruit rauque derrière lui. Le petit Kazuo était en train de se débattre vainement dans l'eau, luttant pour chaque nouveau centimètre. Dans un sursaut d'énergie, Yoshio nagea à sa rescousse. Il l'agrippa et maintint sa tête hors de l'eau. Un regard des deux côtés suffit à le convaincre qu'ils s'étaient trop éloignés de la rive pour songer à y retourner. Yoshio n'avait pas le choix: il leur fallait à tout prix gagner le rocher. Mais, à mesure qu'il nageait pour

deux, il sentait ses forces le quitter... C'est à peine s'il ne nageait pas en apnée maintenant. Et puis, comme dans un mauvais rêve, il vit une nappe de brume engloutir le rocher, tombant comme un suaire dans le silence. Les dernières pensées de Yoshio s'élevèrent vers Bouddha avant de se perdre à leur tour dans la brume...

*

On aurait dit une sinistre répétition de la cérémonie qui avait eu lieu, presque jour pour jour, l'année dernière dans ce même cimetière au bord de l'Étang Brumeux. Sauf que là où il n'y avait qu'une simple urne, il y en avait maintenant deux... Par une cruelle ironie du sort, la famille endeuillée se trouvait être celle-là même dont faisait partie l'assassin de Kim Hong-do, devenu fugitif. Les deux jeunes victimes étaient les feux neveux de ce dernier.

La superstition ne tarda pas à pointer son museau. On disait que le mauvais œil pesait sur la parenté de l'assassin. L'esprit vindicatif avait frappé, et il pouvait frapper encore... Si les parents des défunts garçons n'étaient qu'imprécations, les autres membres de la parenté, jouissant encore de la présence de leurs enfants, se montraient plus conciliants. Une explosion de grisou à la mine, quelques jours plus tard, acheva de les convaincre de la signature de l'esprit vindicatif.

La parenté de Hiroshi Matsubara (l'assassin) alla faire amende honorable aux parents du défunt Kim Hong-do qui, surpris de la chose, les assurèrent que leur fils n'était pas homme à se venger de la sorte sur deux pauvres innocents. Mais les légendes ont la vie dure dans un petit village comme Nakajumu, et toute nouvelle mésaventure était portée au compte du fantôme de Kim Hong-do dont on disait que son âme errait sans but dans ce village, incapable de passer dans l'autre monde tant qu'elle n'aurait pas réglé

ses comptes avec ce monde-ci... Troublés à leur tour, les parents de Kim allèrent consulter la chamane du village.

Elle les reçut solennellement dans son petit sanctuaire où de nombreux cierges brûlaient sur un autel. Assis en tailleur sur le plancher, les parents de Kim la virent entrer peu à peu en transe. Tout à coup, elle se mit à proférer d'une voix altérée:

«*C'est moi, Kim, votre fils bien-aimé... Père, mère, je suis très malheureux...*»

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon fils? s'écria M. Hong-do qui ne mettait pas en doute ce numéro.

— Es-tu en colère contre Hiroshi Matsubara? renchérit son épouse.

«*Je suis malheureux... Je suis malheureux...*» persistait à répéter la prêtresse.

— Dis-nous pourquoi, je t'en prie!

— Il faut nous oublier, mon fils bien-aimé, plaidait M. Hong-do d'une voix éplorée. Ne t'attarde pas dans ce monde...

«*Je suis malheureux... parce que je ne peux pas oublier celle que j'aime.*»

— Qui est-elle?

La voix de la prêtresse se contenta de dire:

Même au milieu des cendres les plus noires
Le lotus doré brûle de son éclat ardent...

C'est sur ces vers énigmatiques que la séance prit fin.

Yi fut surpris lorsque les parents de Kim lui firent part de l'oracle proféré par la chamane. Qu'en pensait-il? Pour eux, il ne faisait aucun doute que l'âme de leur fils était en mal d'amour, raison pour laquelle elle était condamnée à errer ici-bas tant que son désir ne serait pas assouvi. Or, à cette époque, le mariage posthume, quoique rarissime, se

pratiquait dans certains cas, histoire d'apaiser les esprits de célibataires inconsolables comme celui de Kim. Cette pensée n'était donc pas tout à fait inédite et à peine fut-elle formulée que M. et Mme Hong-do entreprirent des démarches à cet effet, aidés par Yi Seong-su. Mais les difficultés étaient légion: un, les candidates devaient faire partie de la population des non-vivants ou, en termes plus crus, des cimetières; deux, elles ne devaient pas être mariées; trois, il fallait l'assentiment de leurs familles. Un quatrième obstacle s'ajoutait à la liste déjà accablante: dans le village de Nakajumu, comme partout ailleurs au Japon, les mariages entre Coréens et Japonais étaient pour ainsi dire exclus, au même titre que pour les *Burakumin* avec leurs propres concitoyens. Les recherches consistaient principalement à enquêter auprès des familles des villages avoisinants et à visiter les cimetières à la recherche de stèles indiquant une récente trépassée.

*

Ce jour-là, Yi se trouvait dans le village où résidait la tante de Kim. Après une visite respectueuse à la vieille dame, Yi prit le chemin du cimetière. De petits columbariums familiaux s'élevaient sur chacune des concessions du terrain. Au détour d'une allée, le regard de Yi tomba sur une inscription à moitié effacée par les intempéries:

Mê e au mil eu d s ce dres les plu no res
Le lot s d ré b ûle e so écl t arde t...

Sous le coup de cette découverte bouleversante, Yi retourna voir la tante de Kim. En chemin, il se répétait le nom gravé sur l'épitaphe pour ne pas l'oublier: Sachiko Masaru, Sachiko Masaru, Sachiko Masaru... Un nom indubitablement japonais. Cela représentait un problème de taille mais, pour l'instant, il voulait en savoir davantage à

son sujet. Davantage que (1933-1951). Et peut-être la tante de Kim serait-elle en mesure de l'aider. Après tout, cela faisait des années qu'elle vivait dans ce village, elle devait bien s'y connaître sur ses habitants...

— Sachiko Masaru? Oui, oui, c'est la jeune fille qui s'est suicidée il y a quelques années...

— Est-ce que vous la connaissiez?

— Non. Ses parents sont japonais. Vous savez comment sont les Japonais avec nous, collets montés et tout...

— Croyez-vous qu'ils consentiraient à me recevoir?

— J'en doute. Le père est devenu ivrogne et la mère a presque perdu la raison. Elle parle tous les jours à un petit oiseau, croyant que c'est sa fille réincarnée qui vient la voir... Elle lui donne à boire et à manger sur le rebord de sa fenêtre, alors forcément l'oiseau s'est attaché à elle... Elle me fait penser à la chatte du voisin qui avait perdu ses petits et qui s'était mise à nourrir des chiots comme si elle se croyait leur mère. La nature est bien curieuse, vous ne trouvez pas?...

Mais déjà Yi n'écoutait plus, songeant à un moyen d'aborder la famille de la défunte Sachiko. En temps normal, une telle démarche lui aurait paru le comble de l'humiliation mais, puisqu'il s'agissait de son ami, il était prêt à surmonter son aversion à l'égard des Japonais.

— Savez-vous où ils habitent? demanda Yi.

— C'est la troisième maison sur la grande route. Mais c'est à la taverne que vous trouverez le père, c'est moi qui vous le dis.

— Merci. Merci pour tout.

Là-dessus, Yi se leva et partit.

Il traversa le village et arriva enfin devant la maison des Masura. Mais, au dernier moment, la panique s'empara de lui. Que pouvait-il bien leur dire? Bonjour, je m'appelle Yi Seong-su. Vous ne me connaissez pas et je ne vous connais pas non plus. Vous n'aimez pas les Coréens et je n'aime pas les Japs (j'en ai d'ailleurs rossé deux, pas plus

tard que la semaine dernière). J'ai un ami qui souhaiterait se marier. Seulement il est mort. Votre fille aussi est morte, à ce que j'ai compris. J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que leurs âmes soient unies par les liens sacrés du mariage? Yi se voyait déjà chassé à coups de pied lorsque la porte de la demeure s'ouvrit.

Une femme passa près de lui sur la petite allée de pierres conduisant à sa porte. Il y avait quelque chose d'irréel dans son expression, comme si on lui avait volé son âme... Sans paraître remarquer la présence du gros Yi à quelques pas d'elle, elle se dirigea à pas menus vers le *boutsoudan**, sur la tablette duquel elle déposa de l'eau fraîche et du thé. Puis, elle ferma les yeux et joignit ses mains dans une fervente prière. Yi regarda par-dessus son épaule et lut le mot «Lotus» sur une des plaquettes. Sans doute s'agissait-il du surnom bouddhique de Sachiko.

Lorsque la dame se retourna, Yi ouvrit la bouche pour parler. Mais elle le contourna avec le même air aveugle et réintégra son logis, laissant Yi bouche bée. Elle reparut quelques minutes plus tard à sa fenêtre, sur le rebord de laquelle elle déposa de l'eau et un petit gâteau de riz. Comme par magie, un oiseau se matérialisa devant elle et se mit à picorer la nourriture. Tandis que l'oiseau se gavait, elle se mit à parler en souriant à travers ses larmes.

«Bonjour Sachiko, comment vas-tu aujourd'hui? Tu as faim? J'ai fait ce petit gâteau de riz pour toi... Demain, je te ferai du *miso-shirou*, ta soupe préférée, alors n'oublie pas de venir... Comment vont les choses là où tu es? Est-ce que ta pauvre mère te manque? Tu as déjà fini de manger? Mange encore, il reste encore du riz au fond du bol... Ah,

* Le *boutsoudan* est une espèce d'autel domestique où sont représentées les âmes des morts à l'intérieur d'une famille. À la différence des columbariums dans les cimetières, les morts y sont désignés par leurs noms bouddhiques (*ihaï*).

tu veux chanter pour ta pauvre mère? Comme tu chantes bien! Tu as toujours eu une voix de sirène...»

Yi n'en croyait pas ses oreilles. Il était tellement médusé qu'il s'était avancé jusque sous sa fenêtre, mais son approche effraya l'oiseau qui s'envola brusquement.

«Au revoir... Au revoir...» pleurait la pauvre femme qui referma les volets.

Le Soleil couchant était le nom de la taverne où les âmes naufragées viennent chercher leur salut au fond d'une bouteille de saké. Le gros Yi entra et alla au zinc. Son regard fit le tour de la salle: quelques clients parsemés ici et là.

— Est-ce que je peux vous aider? demanda le barman.

— Donnez-moi de la bière...

— Japonaise ou américaine?

— Américaine.

Le barman se baissa derrière le zinc et refit surface avec une bouteille de bière et un verre.

— Savez-vous où je peux trouver un certain... M. Masaru? demanda Yi en réglant sa note.

Un sourire ricaneur se forma sur les lèvres du barman.

— Ah! On vous a dit que vous le trouveriez ici, n'est-ce pas? C'est à croire qu'il loge à mon enseigne, ce M. Masaru. Bientôt, on viendra me porter son courrier ici... Mais enfin, ce qu'on vous a dit est exact, il est bien ici, et vous n'avez même pas besoin de moi pour le reconnaître... Le plus ivre d'entre eux, c'est lui!

Yi fit un second tour d'horizon et, en effet, il reconnut l'homme presque immédiatement: il était affalé à une table, dans un recoin sombre de la salle, avec pour unique compagnie le dieu Bacchus. Yi empoigna sa bouteille et alla s'installer à quelques tables du poivrot qui, tout comme son étrange femme, promenait des yeux de poisson mort autour de lui. Il n'osait pas aborder l'homme. Ou ce qu'il en restait. Il se contentait de frotter sa bière dont il n'avalait quelques

gorgées que pour la forme car il voulait garder la tête froide pour la laïus qu'il s'apprêtait à débiter...

Un gringalet à l'allure désœuvrée s'installa à la table voisine et chercha à lier conversation avec lui, si bien que quelques minutes plus tard il s'invita lui-même à la table de Yi. Les propos du gringalet étaient médisants et assaisonnés de remarques racistes au sujet de «ces foutus Coréens qui se croient tout permis». De toute évidence, il ne savait pas à qui il parlait. Le gros Yi taisait sa rage car, pour le moment, il avait d'autres chats à fouetter; du reste, il se promettait bien de fouetter cet animal-là un de ces jours prochains. Les propos du gringalet roulèrent ensuite sur ce «pilier de taverne» qui occupait le recoin obscur et qu'il désignait à l'attention de Yi avec des œillades grosses comme des montagnes.

— Comment en est-il arrivé là? demanda Yi.

— Cet ivrogne? C'est une longue histoire...

Le gringalet calculait son effet, jouissant de toute cette attention (Yi l'aurait volontiers giflé).

— Si je te raconte, il faut que je te raconte tout. Malheureusement, parler me donne soif... et je n'ai plus d'argent pour la bière...

Yi fit signe au barman d'apporter une nouvelle chop de bière, ce dont le gringalet se fit fête. Après une longue lampée, celui-ci entreprit son récit et Yi put enfin reconstituer l'histoire de la mystérieuse fille-lotus.

Dans tout le village de H..., il n'y avait jamais eu fille aussi belle que Sachiko Masaru. Tous les jeunes hommes en pinçaient pour elle. Aussi avait-elle une foule de courtisans à ses pieds. Mais la jeune Sachiko n'avait de pensée que pour un seul d'entre eux, le beau Yasunari Hanano. En plus, Yasunari était riche, ce qui ne gâtait rien (surtout aux yeux de M. et Mme Masaru qui l'appelaient déjà «gendre»). L'histoire d'amour entre la belle Sachiko et le non moins beau Yasunari était proverbiale. Ils s'aimaient avec toute la fougue de la jeunesse. Avec toute sa naïveté aussi.

Les deux jeunes tourtereaux étaient inséparables et lorsqu'ils n'étaient pas ensemble, on aurait dit des fleurs qui se fanent... C'est ainsi que Sachiko se mérita le surnom de «Lotus» à cause de sa blancheur neigeuse qui faisait l'envie du mont Fuji. Mais «Lotus» n'était rien sans son «Jasmin»...

Or, un jour, la calamité frappa. Elle frappa Sachiko de façon insidieuse, l'entraînant vers une fin indigne d'elle. Une maladie héréditaire et incurable, dont les parents de Sachiko n'étaient pas eux-mêmes atteints, ressurgit en la personne de leur fille. En l'espace d'une année, la virginale Sachiko se fana comme une fleur sans eau. Elle perdit ses cheveux par touffes successives. Elle perdit ses dents devenues avariées. La belle Sachiko n'était plus qu'un souvenir dans la tête de Yasunari qui se disait prêt à la marier malgré tout. Il va de soi que Sachiko était trop orgueilleuse pour consentir à se laisser voir par lui sous ce nouveau jour. Elle fuyait les rendez-vous, espérant un rétablissement miraculeux et priant Bouddha du levant au ponant. Mais le soleil ne vint jamais et lorsqu'elle prit conscience de son fatum, elle se laissa aller à l'étiolement complet.

D'ailleurs, le brave Yasunari eut le malheur, un jour, de forcer l'entrée de sa demeure et de la confronter, pour lui déclamer son amour inaltérable. Mais, en voyant cette inconnue qui continuait de porter le nom de sa bien-aimée et qui tâchait tant bien que mal de fuir ses yeux, sa mâchoire s'affaissa. Deux jours plus tard, il dansait la gigue dans les guinguettes du village. Complètement ivre.

Les fiançailles avaient été rompues. Le malheur était que Sachiko dût survivre à cette honte. Mais elle pouvait arranger cela... Elle prit dans la solitude de ses nuits une décision qui devait être son dernier acte de dignité. Sachiko, qui était versée dans la littérature occidentale, se rappela ces vers qu'elle griffonna sur un bout de papier en guise de note d'adieu: «*For the night is already at hand... And it is well to yield to the night...*» Elle adressa une dernière prière à Bouddha puis avala un à un les comprimés prescrits par

les médecins pour engourdir sa douleur. Et puis, la nuit l'enveloppa.

— Merci, dit Yi en se levant.

— Comment t'appelles-tu? demanda le gringalet.

— Yi Seong-su...

— Mais c'est un nom coréen, ça... fit l'autre en grimaçant.

— Je sais. Quand on est Coréen, on porte un nom coréen. Logique, non?

Sur quoi, Yi souleva la chope de bière et en déversa le contenu sur le crâne du gringalet qui demeurait pétrifié. Puis, il alla vers le père de Sachiko, le prit à bras-le-corps, et le lesta sur son épaule comme un sac de grains.

Il traversa le village avec sa cargaison humaine, sous les yeux ébahis des villageois. Peut-être même sifflotait-il. Il marcha ainsi jusqu'à la maison de la «folle» et, après avoir administré quelques gifles à l'ivrogne pour le réveiller, il déballa tout ce qu'il avait à dire. La femme paraissait toujours aussi somnambulique mais l'homme lui répondit, la voix grave, qu'il consentait à unir l'âme de sa fille à celle de Kim Hong-do.

Il y avait autant de Coréens que de Japonais réunis dans le funérarium au bord de l'Étang Brumeux. Suivant la tradition, tous les mariages posthumes avaient lieu le soir. C'était la chamane qui officiait ce mariage hors série. La famille de Kim d'un côté, la famille de Sachiko de l'autre, Japonais et Coréens juxtaposés, la prêtresse commença son office à trois voix.

«Ô Kim Hong-do, acceptes-tu de prendre en mariage Sachiko Masaru?»

«Oui, chamane, je veux que Sachiko Masaru devienne ma femme...»

«Ô Sachiko Masaru, acceptes-tu de prendre en mariage Kim Hong-do?»

«*Oui, je consens à ce que Kim Hong-do devienne mon époux...*»

«Tout va bien... Tout va bien... psalmodiait la chamane les yeux fermés. Que les blessures soient refermées. Maintenant et pour toujours. Merci, noble Bouddha, je te rends grâce de ce mariage.»

La fête dura toute la nuit. Une fête sobre, comme il était de bon ton pour la circonstance. Sur les tables, la gastronomie coréenne côtoyait la gastronomie japonaise dans un mariage de saké et de kim-chi. Les raideurs tombèrent peu à peu entre Japonais et Coréens et, le saké aidant, des conversations se nouèrent qui durèrent jusqu'au matin.

Au loin le soleil se levait... En entendant le gazouillis des oiseaux, la mère de Sachiko parut sortir pour la première fois de son hébétude.